

**DESERTUS
BIKUS**



23 - 28 avril 2022



Des pensées peuvent émerger dans le mouvement, comme des particules ou des fréquences qui seraient seulement produites à partir d'une certaine vitesse, et deviendraient ainsi audibles, visibles...

Jean-Christophe Rufin – Des montagnes humaines –
Entretiens avec Fabrice Lardreau - Arthaud

22 avril - J0

Arriver entier et heureux

C'est nouveau. Je vais prendre le départ d'une épreuve d'ultra distance dans quelques heures.



Desertus Bikus. Des déserts et des vélos. En Espagne.

À Biarritz, la journée est belle, avec Isabelle, douce en attendant le départ prévu à minuit une.

On se promène et on se dit, chauvins, qu'on préfère la côte autour de Royan ; -) Où manger si l'on veut des pâtes ? Le hasard fait bien les choses, on passe devant un restaurant qui a l'air chouette, pâtes faites maison et à emporter aussi, ça fera une bonne ration pour le soir. Ragazzi da Peppone nous aura régales.



Le Airbnb n'est pas top mais pas cher, ça suffit bien pour ce qu'on doit faire. À 15h05, j'envoie un SMS à Gwenaëlle, participante dont Isabelle va transporter des affaires à l'arrivée. Elle est avec son compagnon à 4 kms de notre hôtel et je lui propose de venir nous apporter leurs sacs. Réponse : « Ta femme ne pourrait pas plutôt passer à notre hôtel, ça nous fait loin, nous sommes en vélo » !?!? (Note de l'auteur : les deux loustics s'apprêtent à faire 1200 kms à vélo à travers l'Espagne). En partant vers 17h, Isabelle ira chercher les sacs à leur hôtel où elle apprendra qu'il faut aussi qu'elle récupère ailleurs des cartons pour qu'ils aient de quoi emballer leurs vélos au retour... ! Trop bons, trop cons !

Je reste à l'appartement avec Guillaume qui m'a rejoint. Guillaume est Auvergnat. Avec Guillaume je me sens bien. Je ne le connais que depuis la veille, mais déjà le courant passe, ce qui est rare. Pas de jugement, beaucoup de sincérité, de l'intelligence et de la douceur. On est descendu en voiture avec lui et on devrait aussi le remonter.

Je suis stressé. Repos en attendant le départ.

Je prends conscience que s'engager sur une telle épreuve requiert un investissement certain. Gestion du sommeil, de l'alimentation, du matériel, de l'autonomie, de la sécurité et de la santé, anticipation des conditions météo, des problèmes mécaniques ou techniques, des ravitaillements en eau et nourriture, préparation de la trace, du chargement. Nombreux sont les choix à faire. Qui a dit que choisir c'est renoncer ? Et renoncer n'est pas simple quand on part vers l'inconnu. Pourtant, je le sais, « il y a toujours une solution » (surtout avec une CB dans la poche ; -)

Faire une épreuve de ce type par an sera bien suffisant. C'est ce que je pense, déjà fatigué avant même d'être parti. Je déciderai à la fin de Desertus si je maintiens mon inscription à la French Divide cet été. Une première expérience pour voir et pour savoir. Ça me plaira ou pas. Stop ou encore...

À 19h Richard appelle. Sympa. Il me conseille de ne pas perdre d'énergie à nous rendre trop tôt sur le site du départ. Une heure avant suffit. Et me recentre sur l'essentiel : « ta femme, elle veut quoi ? elle veut que tu arrives à Nerja entier et heureux ».

Je m'en souviendrai tout au long de l'épreuve.

Arriver.

Arriver entier.

Arriver heureux.

; -)

Ensuite on mange. Les pâtes froides sont bonnes. Le Gatosport aussi !



Vers 20h30 j'essaye de dormir sans succès.

22h on lève les voiles, 30 mn de vélo, un peu galère pour trouver le départ dans une ZI.

On reçoit le tracker, une casquette et un buff, pas de café, beaucoup de monde, je trouve Jean-Pierre qu'on remontera aussi en voiture à la fin de l'épreuve. Son ami nous donne des conseils sur la trace : « Saint-Jean-Pied-de-Port ça rallonge, tu devrais couper par ... (j'ai oublié). Si tu arrives aux Bardenas par le nord, c'est boueux, change ta trace... etc ». J'explique que je fais ce genre d'aventure pour me confronter à ce qui advient. Et ne me vois pas modifier en dernière minute une trace préparée pendant de longues soirées... qui plus est sur les conseils d'un inconnu qui ne prendra finalement pas le départ car il a mal au dos : -)) A cet instant, le conseil de Richard sonne comme une évidence.

Éclairages artificiels. La nuit est douce. Pluie annoncée en chemin. Je m'assois dans l'herbe et observe les préparatifs des Kings de l'ultra distance : Laurent Boursette, Sofiane Sehili... aussi un gars avec vélo de contre la montre et casque profilé, un couple en tandem...

Guillaume a finalement réussi à dénicher deux cafés, merci Guillaume !

23 avril - J1 - Départ 00:02 - 330 kms - 70 kms de piste – 17h06 de selle - 19,3 km/h - 3317 D+

La nécessité d'avancer

À minuit une le départ est donné. Personne n'ose s'élancer devant les Kings. Avec Guillaume on laisse partir et on démarre tranquille derrière. Nos traces nous laisseront-elles le loisir de rouler ensemble ?

Je ne le sais pas encore, mais cette première heure de vélo sera une des seules partagée avec d'autres cyclistes. Nous sommes un petit groupe de 4 ou 5. On avance dans la ville la nuit en discutant sur la piste cyclable qui longe une rivière. Guillaume imprime le rythme. Il nous confie avoir pour surnom « le métronome ». J'adore ! Mon tracé ne passait pas exactement là, concession à la socialisation.

On retombe sur ma trace. Je suis devant. À un carrefour je prends à droite. Les autres continuent tout droit. J'hésite. Faire demi-tour ? Non. Mon aventure commence là.

Mince, j'arrive au bout d'une impasse. La route à rejoindre est au-dessus. Je descends de vélo, grimpe le talus herbeux, enjambe la glissière de sécurité et repars. Bon, les autres ont dû prendre un chemin plus adapté.

Partir avec la nuit devant soi. Je déroule en essayant de modérer mes ardeurs. Ne pas s'emballer. Lumières rouges au loin. Lumières blanches derrière. Pas de voitures. Faux plat descendant. Bonnes sensations. 45 km/h. Grisant. Mince, la trace partait à droite. Demi-tour. Remonter. Ne pas s'énerver. Bifurquer sur le bon itinéraire en même temps qu'un cycliste qui arrive d'en face. Je lui passe devant. Il prononce mon nom : c'est Guillaume ! Je ne l'avais pas reconnu dans le contrejour de son phare. Chouette ! J'étais persuadé qu'il était devant avec mes petites galères de tracé.

On roule ensemble sur une petite route qui serpente, monte et descend. Guillaume se met en danseuse. Je n'ai pas cette habitude mais l'imite, je le sais expérimenté. Il monte plus vite que moi, je le rattrape dès que ça descend. Important : garder son propre rythme.





Ma trace emprunte une route indiquée sans issue. Guillaume ne suit pas. Normal, il préfère le bitume tandis que j'ai dessiné mon itinéraire en privilégiant les pistes et chemins. Effectivement, au bout de quelques centaines de mètres la route se transforme en singletrack. Content de me retrouver seul, la nuit, au milieu de la forêt. C'est un peu animal, bruits, odeurs, noirceur... Très vite moins content : une barrière empêche le passage. Bon allez ! Allumer la frontale et passer le vélo au-dessus. Pas évident avec le chargement : près de 20 kgs et les sacoches ne facilitent pas la prise.



Plus loin la même barrière, mais surmontée de barbelés sur 20 cm !
Je ne passerai jamais ! Et commence à douter : cela fait à peine deux heures que nous sommes partis et j'en suis à ma troisième galère. Si les 1200 kms sont tracés comme ça, je suis mal barré ! Ne pas laisser s'instiller le doute. Rebrousser chemin ? Je n'aime pas cette idée. Je décide d'essayer. Ne pas se blesser. Ne pas abîmer le matériel. Le vélo et le bonhomme franchissent l'obstacle au prix d'une belle dépense d'énergie. Je suis content de retrouver rapidement la route pour attaquer le col de Roncevaux. La nuit, c'est plus rassurant que les chemins. Je retrouve aussi quelques cyclistes. Enfin, des tocards comme moi : ceux qui jouent la gagne sont partis directement

vers l'ouest en longeant la côte, ils font plus de kilomètres mais évitent les cols et peuvent dérouler sur des nationales peu fréquentées de nuit.

La pluie se joint à l'ascension, d'abord doucement, se couvrir, puis plus fort, jusqu'à atteindre un véritable déluge. Température qui descend, à peine au-dessus de zéro. Aucun abri pour s'arrêter au bord de ces lacets escarpés. Je continue, pensant que j'aurai moins froid en pédalant. D'habitude on est content d'atteindre le sommet d'un col. Là il s'agit de descendre sous une pluie battante, sur des lames d'eau qui traversent la route, à la lumière d'un phare qui essaie vaillamment de transpercer de grosses gouttes de nuit noire, le tout transi de froid ! Je suis seul sur cette route. Je grelotte sur le vélo. J'appuie sur les pédales pensant me réchauffer. Plus je prends de vitesse, plus le vent froid me pénètre. Malgré ces conditions, la bascule en Espagne est réalisée. Au lever du jour, la pluie diminue progressivement. Impossible pour autant de se réchauffer. Je lutte pour ne pas m'endormir sur le vélo. Le froid fait perdre beaucoup d'énergie au corps.

8h. Enfin un village ! J'hésite à m'écarter de la trace pour en rejoindre le centre, ne sachant pas si un commerce sera ouvert. Ouf ! Une sorte de café propose des mini-sandwichs avec une petite tranche de jambon. J'en prends 4 et 2 doubles cafés. Un délice. Pendant cette demi-heure d'arrêt (de 8h06 à 8h25 exactement) mon corps tremble des pieds à la tête. Je repars sûrement un peu réchauffé mais toujours tremblant. Il pleut moins fort, la température est remontée à 7°.



J'ai réservé un hôtel pour le soir à Carinena, à 330 kms du départ. C'est loin. Peut-être un peu trop ambitieux... Une véritable contrainte : je ne peux pas mollir. Mais aussi une chance pour forcer à avancer. Il faudra attendre 10h pour que les températures repassent la barre des 10° et que mon corps, tout doucement, sorte de son engourdissement. Les vêtements commencent à sécher. Le checkpoint (CP1), premier passage obligatoire, se situe dans le désert des Bardenas, à 205 kms du départ. Condamné à avancer.



Je quitte la route 30 kms avant le CP. J'arrive donc tranquillement par l'est sur des pistes où je ne croise personne, tantôt roulantes, tantôt m'obligeant à descendre à pied avec le vélo au fond d'un canyon pour remonter de l'autre côté. Pas la solution la plus facile sur la carte : ceux qui jouent la gagne arrivent directement par le nord en limitant les passages sur piste. J'apprendrai par la suite qu'avec les orages de la nuit, les pistes du nord étaient devenues marécageuses, obligeant à pousser sur plusieurs kilomètres. Comme quoi... ! Entre les prévisions et la réalité... Nous vivons une sorte de rallye-raid dans lequel l'adaptation aux conditions et la navigation sont primordiales...





Le CP1 approche, la litanie de ce qu'il ne faut pas oublier de faire pendant l'arrêt tourne dans ma tête. En longue distance, si l'on s'arrête trop souvent, on a la sensation de ne pas avancer. Arrêt pipi. Pour prendre une photo. Pour enlever ou ajouter une couche. Remplir les bidons. Vérifier son chemin sur le GPS. Se reposer. Manger. Réparer un ennui mécanique. Alors j'essaye de ne rien oublier pour cette pause qui arrivera à point nommé aux alentours de 13h. Gants, crème, photo. Je dois mettre les gants courts car la température a remonté. Crème pour les fesses, j'oublie souvent et à peine reparti il faut s'arrêter car le mal de fesses reprend. Photo, je veux absolument immortaliser l'endroit où Thomas, mon filleul qui m'encourage pour cette épreuve, est allé en février dernier. Gants, crème, photo, huile, repas, eau. Huile pour la chaîne du vélo détrempée par plus de 100 bornes sous la pluie. Repas, ne pas oublier de manger. Eau, inverser sur le vélo la place des bidons vides / pleins et les recharger si possible. Gants, crème, photo, huile, repas, eau, jambière, GPS. Jambières à enlever et faire sécher. GPS : avant de repartir, charger la nouvelle trace qui doit me mener jusqu'au CP2. La liste tourne sans cesse dans ma tête et j'ai peur d'oublier quelque chose alors vient l'idée d'enregistrer un mémo vocal sur le téléphone... apprentissage permanent.





Il y a du monde au checkpoint. Je n'ai aucune idée de mon positionnement par rapport aux autres coureurs et ne cherche pas à regarder sur l'application de suivi : je ne suis pas venu faire la course, mais vivre une aventure et surtout essayer de la terminer.



Je prends le temps de manger, même si je n'ai pas grand-chose (du Gatosport essentiellement ; -), me reposer, me changer, faire tout ce que le vocal du téléphone me rappelle (!), discuter avec quelques participants dont un avec de chouettes sacoches, qui m'explique les avoir fabriquées lui-même, prenant en compte ses longues années d'expérience. Il y a parmi eux de vrais baroudeurs, je me sens comme un tout petit newbie... !

Au moment de repartir, la pluie redémarre, elle arrive par l'arrière alors j'accélère pour essayer de m'en détacher et ça marche ! S'ensuivent des portions sur route avec un vent de face qui me scotche au bitume (10 - 15 km/h).





Il me reste plus de 100 kms à parcourir, si c'est comme ça tout le temps je ne rallierai jamais l'hôtel. Viennent des champs d'éoliennes. Rien à voir avec ce que l'on connaît en France. Ce ne sont pas des dizaines, ni des centaines, mais des milliers, voire des dizaines de milliers d'éoliennes qui couvrent le paysage et l'horizon, aussi loin que porte le regard. Heureusement le vent n'est pas toujours défavorable. Les kilomètres sont longs mais j'avance. Avant le départ j'avais longuement hésité à réserver mon point de chute pour cette première journée. Finalement c'était une bonne idée, cela donne un but et un terme.

J'aimerais trouver à faire des provisions pour l'étape du lendemain, un dimanche. Mais beaucoup d'éoliennes veut dire peu de villages : je traverse une immensité vide.



Une ville, enfin ! « Borja no tolera agresiones sexistas ». Cette inscription figure sur un panneau signalétique à l'entrée. Le respect des genres à ciel ouvert. À quoi se mesure le degré d'évolution d'une société ? Il n'est pas 18h, j'ai le temps de faire le tour des 8 supermarchés de la ville, tous fermés ! Je repars donc bredouille. Isabelle m'apprendra plus tard que le 23 avril en Catalogne est la Saint Jordi, fête des amoureux et, bien sûr, un Espagnol amoureux ne travaille pas ; -)



75 kilomètres plus loin, vers 20h, il y a déjà quelques cyclistes à l'hôtel. Je cherche l'accueil. On m'indique que je peux monter le vélo dans la chambre : super ! C'est beaucoup plus simple que de décharger les sacoches au risque d'oublier quelque chose. Pas évident en revanche dans l'ascenseur, qui se ferme sur la roue arrière. Que la douche est bonne ! Mais déjà penser à la suite. Faire sécher, regarder la météo, préparer les bidons, soigner son corps, répondre aux messages, recharger les appareils, éliminer les déchets, refaire les sacoches... Je me rendrai vite compte que les pauses du soir sont occupées de multiples micro-tâches chronophages.

Au restaurant de l'hôtel, le repas est bon, sans plus, copieux, sans plus. Des cyclistes arrivent par petites grappes, nous sommes nombreux à avoir eu la même idée. Lorsque j'attaque la viande, plus faim, bouche sèche, je n'arrive plus à mâcher. J'ouvre les yeux et vois des pieds de tables et des pieds tout court. Il me faut quelques secondes pour me souvenir où je suis et me rendre compte que ma position n'est pas normale, allongé au sol, des personnes agenouillées autour de moi. Un homme me parle en français, je lui réponds et comprends que je suis tombé de ma chaise en perdant connaissance. Cela doit faire un moment, car les secours arrivent presque aussitôt, me mettent assis, tension, pouls, respiration, petite goutte de sang analysée, pour un diagnostic que me traduit le Français : malaise vagal. Je réalise que j'ai un peu tiré sur la corde aujourd'hui, surtout le combat contre le froid. Mon organisme a beaucoup donné. Il me signale que c'était trop. Après quelques explications et remerciements à cet homme si gentil qui est resté auprès de moi tout ce temps, un Français installé en Espagne depuis de nombreuses années, je décide que demain c'est relâche : pas de réveil et une étape qui me mènera « seulement » au CP2, soit 130 kms. J'informe Isabelle par SMS à 22h15 sans l'inquiéter. Ma précieuse assistante qui m'aidera tout du long pour la réservation des hébergements, qui m'a autorisé à vivre cette aventure qui prend sur nos vacances, qui sera là encore à la fin pour me rapatrier en France...



24 avril - J2 - Départ 9:14 - 143 kms - 70 kms de piste – 7h13 de selle - 20 km/h - 1369 D+

Il y a beaucoup d'endroits où vivre sur terre

Je me réveille à 8h après un sommeil réparateur. Descends prendre un petit déjeuner et me prépare tranquillement à repartir. La Guardia Civile devant l'hôtel me demande ce que font tous ces cyclistes dans le coin. J'explique en anglais « it's a race, from France to Andalusia », ils font une moue étonnée, me remercient et remontent dans leur voiture.

Le ciel est couvert avec des percées de bleu, la lumière qui traverse les nuages est belle, la température idéale, je quitte rapidement la route pour la piste, ça va commencer par grimper. La journée devant moi est sans pression, peu de distance à abattre, je me sens léger, empli de poésie. Mes pensées sont à l'opposé de celles de la veille, moins utilitaires, moins nécessiteuses, plus



philosophiques et détendues. Je me dis que cette façon de voyager est celle que je recherche, qui me correspond. Hier je me suis laissé happer par l'urgence des conditions extrêmes, avançant tête baissée contre les éléments, me battant avec eux, sans prendre le temps de réfléchir. Ça aurait pu casser. C'est passé (seul stigmate : une bosse sur le front). Aujourd'hui je sors de ce tunnel, je respire et savoure d'être simplement là.



Je pense à Guillaume qui a prévu de passer toutes ses nuits en bivouac sans tente, juste dans un sac de couchage et un bivy, sorte de sur-sac pour se prémunir de la pluie. J'enregistre un petit mémo vocal en pédalant, réflexion métaphysique sur la relation entre notre enveloppe corporelle, l'enveloppe du bivy ou de la tente, et nos peurs, notre confiance en soi... Ça grimpe, je m'entends souffler, il y a du vent, tellement qu'à l'écoute l'enregistrement sera inaudible. Dommage, sur le moment ces réflexions me semblaient d'une grande profondeur ! ; -)



Je n'ai donc rien à manger pour cette journée de vélo. Isabelle m'a indiqué un supermarché à Daroca qui ferme à 14h, c'est bon, j'y serai bien avant : seulement 35 kms. Mais sur les pistes qui grimpent parfois entre 10 et 15%, je pousse souvent le vélo et n'avance pas très vite... Et puis je me sens bien, je flâne.



Heureusement je finis par basculer. Le plaisir de descendre sur les chemins de terre est immense. Calculer ses trajectoires, prendre le vent, être seul au monde... Ces sensations sont vraiment liées à cette nouvelle forme de voyage qu'autorise le bikepacking. Descendre aussi vite et en sécurité avec un vélo chargé de sacoches traditionnelles n'est pas envisageable. Sur la route, ça file encore plus vite. J'en oublie de regarder le GPS et perds ma trace qui partait sur une piste à droite. Faire demi-tour, remonter ? Je prendrai la prochaine route !



Cette erreur allonge la distance qu'il me reste à parcourir et me fait prendre le vent de face. Perte de temps. L'heure de fermeture approche à grands pas. Crainte pour le ravito. Je dois mettre les bouts. Ouf, c'est bon ! Quelques emplettes, pain, saucisson, melon, fruits, noix de cajou, vache qui rit, sardines... et un endroit tranquille pour manger au bas de cette ville touristique fortifiée. Sur l'application de suivi, impossible de voir où sont les autres concurrents sans mes lunettes. Pas grave.

Le téléphone sonne. C'est Guillaume ! Il m'indique qu'il est aussi à Daroca. Il m'a repéré grâce au suivi tracker. Je propose de le rejoindre pour partager une bière. J'arrive sur la petite place du village où Guillaume est en train de faire sécher son sac de couchage sur un banc au milieu des bistros. Ces rencontres fortuites sont vraiment chouettes !

On parle de la journée d'hier. Guillaume s'est arrêté avant la pluie. Il a dormi un peu sous un abribus. Quand je lui dis que je n'ai vu aucun abribus dans la montée du col, il m'explique qu'il est sorti de la route principale et que son flair a fait le reste. Dire que je n'aurais jamais eu l'idée de quitter ma trace ! Je me rends compte que je suis encore loin de l'aventurier accompli : pour moi, il fallait que le spot de bivouac se trouve au bord de la route (d'ailleurs, j'ai bien regardé des deux côtés dans la montée du col ; -) Plus tard, en échangeant sur ce début d'épreuve avec d'autres participants, je découvrirai que je suis le seul à ne pas m'être arrêté dans ces conditions dantesques. Tous les autres ont cherché des solutions pour s'abriter de l'orage, pas forcément satisfaisantes d'ailleurs, puisqu'ils n'ont souvent réussi ni à dormir, ni à se réchauffer. J'en tirerai une petite satisfaction, mais surtout la confirmation que j'ai des progrès à faire en termes de lucidité et d'analyse des situations. Quand je me fixe un but, j'ai tendance à tout lui subordonner. Je ne serai pas toujours plus fort que les éléments...

Nous repartons ensemble, sans savoir si nos traces respectives vont nous amener à faire longtemps route commune. De fait, peu après la sortie de Daroca, Guillaume continue sur la route tandis que j'oblique sur une piste.



Le temps est idéal. Je longe une rivière. Traverse des villages pauvres, déserts. Vent dans le dos, j'appuie sur les pédales. Le bonheur.



Le bonheur. J'y pense d'ailleurs au bonheur et me dis qu'il est rare d'être heureux aussi longtemps dans une journée. Habituellement ce sont plutôt des moments fugaces... aujourd'hui, la sensation permanente de planer au milieu du monde, d'être bien, à sa place... Ça dure et ne s'arrête pas. Même la conscience n'y met pas fin ! Vastes étendues traversées. Je rattrape un participant, on discute et roule ensemble quelques kilomètres à bonne allure avant que nos chemins se séparent.



Sur des montagnes au loin, la neige. À mes roues, les genêts en fleurs. Au-dessus de moi plane un milan royal, quelques centaines de mètres et son ombre me caresse. Je m'arrête au bord de la piste pour manger et essayer de faire une sieste. Le sommeil ne vient pas. Deux VTTistes en balade, seule présence humaine.





L'hôtel est réservé au CP2, à Albarracin. Nous entrons dans les « Montanas Vacias » (prononcer « bacias »), montagnes vides, région souvent comparée à la Sibérie pour sa densité d'habitants très faible (6 au km², à titre de comparaison c'est 15 dans le Cantal ; -) et ses températures froides. Comme souvent, je pense être arrivé avant que d'y être. Je ne me suis pas pressé de toute la journée. J'aimerais tout de même finir cette étape avant la tombée de la nuit. Mais mon tracé aventureux me réserve encore des surprises : à une vingtaine de kilomètres du but, ma trace bute sur une clôture haute de plus de 2 mètres. Propriété privée. Je continue en hors piste, aucun sentier, en pleine nature, poussant régulièrement le vélo dans des pentes abruptes, sans savoir exactement où je suis ni où je vais. J'essaie de m'orienter avec le GPS. La ligne rouge si patiemment préparée devant mon ordinateur symbolise la piste que j'aurais dû suivre et s'éloigne à mesure que j'avance... Au bout de 45 minutes, après quelques franchissements de fourrés et broussailles, je retrouve un sentier, en croisant les doigts pour la suite !



Arrivé à 19h40, je découvre un message de Guillaume qui est dans le coin et m'invite à manger ensemble au resto. Bonne idée ! Un couple qui fait l'épreuve arrive juste après moi. Ils négocient sec pour que le propriétaire du petit hôtel nous laisse monter les vélos dans la chambre, font face à un refus catégorique. Il nous donnera quand même des sacs pour monter tout notre fatras d'affaires disparates et mettra à notre disposition une cave fermée à clef pour les vélos. Eux décident de repartir à 3h demain matin. Ça fait tilt dans ma tête : je me dis que je vais aussi mettre le réveil... enfin plutôt à 4h ! La logistique pour se passer les clefs de la cave n'est pas simple, d'autant que d'autres cyclistes arrivés plus tard partiront à des heures différentes.

Mes amis d'un soir me demandent si je suis allé au CP2, qui est en haut du village. Je l'avais oublié celui-là ! J'y passerai demain matin en partant. Ils m'en dissuadent, prétextant qu'en pleine nuit, je risque de le louper. Ok, on va jouer la sécurité, je remonte sur le vélo, raccroche Guillaume au passage et on y monte ensemble. Vue magnifique. Albarracin est un village fortifié très pittoresque. On voit qu'Yvan, l'organisateur de Desertus Bikus, connaît l'Espagne !



Guillaume est toujours en mode bivouac. Je lui propose de venir prendre une douche à l'hôtel, il préfère chercher un restaurant pendant que je me referai une santé. Grâce à sa sagacité, on passera un très bon moment dans un super petit restaurant où l'on mangera très bien : bon et copieux. Les serveuses veulent nous dissuader de prendre 2 plats, prétextant que cela fera trop, il n'en restera pas une miette ! Quand deux affamés s'attablent... ; -)



Je ne peux que remercier Guillaume ; seul je n'aurais pas pris le temps et aurais posé mes fesses à la première table venue. Décidément, il faut apprendre à lever le nez du guidon comme on dit !

De retour à l'hôtel, je fais le point : grosse étape hier, petite aujourd'hui, moyenne de 235 kms par jour, le rythme est bon. J'ai annoncé 7 jours pour finir l'aventure, mais dans ma tête je veux faire moins pour avoir du temps avec Isabelle à l'arrivée. 6 serait mieux. 5 idéal. 5 et demi raisonnable. Je confirme donc mon départ tôt le lendemain en réglant l'alarme à 4h.